

Pages de journal

Gérard Parizeau

Volume 40, Number 2, 1972

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1103753ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1103753ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (print)

2817-3465 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Parizeau, G. (1972). Pages de journal. *Assurances*, 40(2), 169–187.
<https://doi.org/10.7202/1103753ar>

Pages de journal

par

GÉRARD PARIZEAU

de la Société Royale du Canada

20 janvier 1971 - Ottawa

Germaine me rappelle un mot qui l'a bien amusée récemment. Elle venait me rejoindre à la Société Royale du Canada, à Ottawa. À bord du train, se trouvaient quelques membres de la Société qui se rendaient à la réunion de l'après-midi. À un moment donné, ma femme, qui a la politesse traditionnelle des Biron, dit au prélat à côté duquel elle se trouvait: « Monseigneur, je vois que Son Éminence, en Afrique, sera dans le diocèse de l'évêque indigène. Qu'en pensez-vous? » Je le plains, répondit Monseigneur Parent, sans préciser si c'était de l'évêque ou du prince de l'Église qu'il s'agissait.

169

Monseigneur Parent était déjà très malade à l'époque. Quand il est devenu président de la section des lettres et des sciences humaines à la Société, je me suis rendu compte qu'il n'avait accepté que parce que c'était le tour de Québec d'avoir un président. Je lui offris mon aide. Il l'accepta et m'utilisa quand le moment fut venu, même si j'essayai de me libérer d'un engagement pris dans l'euphorie du moment. Ce qui me frappa et m'enchantait, c'est qu'il reconnut l'effort de ceux qui l'avaient secondé: Guy Sylvestre et Léopold Lamontagne (toujours prêts à donner un coup de main) et moi.

À Winnipeg, l'an dernier, nous nous rendions tous ensemble à la salle qui nous avait été attribuée. À deux ou trois reprises, Monseigneur Parent dut s'arrêter et attendre que son cœur cessât de battre la chamade. J'aime ces gens qui allient le courage physique au courage moral. C'est l'hommage que je veux lui rendre dans cette gare d'Ottawa qui est adaptée au moment, comme il a voulu que, dans le Québec, le système d'enseignement le soit aux besoins de l'heure.

15 janvier

GBP s'appelle Germaine. Il y a quelques années, nous étions allés au théâtre à Paris. Le personnage principal se nommait ainsi. Comme sa femme était un peu envahissante, le mari, résigné, disait: « Ce

n'est pas étonnant parce que, dans son prénom, il y a gérer et mener ». Toutes les Germaine ne sont pas autoritaires, mais il y en a un bon nombre, je crois parmi elles, qui sont Gémeaux. Or, GBP en est. Il ne reste à leur mari que l'ironie, cette arme des faibles. Mais doit être bien fatigant pour une femme ordonnée, celui qui d'instinct n'est pas toujours un homme rangé, méthodique ou n'agit pas suivant les canons établis.

170

Je dépose mon stylo et je cesse ces propos au moment où le tailleur me remet mon pardessus. Il en a déplacé les boutons pour l'hiver, en tenant compte de certaines rotondités qu'il faudra expliquer à mon médecin lors de ma prochaine visite. Professionnel adhérent ou non participant, il constatera les effets d'un régime alimentaire excellent, mais peut-être suivi avec une fâcheuse irrégularité.



Nous arrivions à Londres Germaine et moi, il y a quelques années. Nous attendions notre tour pour passer à la douane. Une Anglaise très élégante nous précédait. À un moment donné, le douanier se pencha vers elle, en appuyant son coude sur le comptoir et dit: « *Now Lady, tell me everything, what did you buy in Paris?* » C'était bien amusant, car chacun savait que la dame élégante ne dirait pas tout.

20 février

Je suis venu à Ottawa pour remplacer au conseil de la Société Royale mon collègue, Monseigneur Parent, décédé il y a quelques mois. Il terminait son mandat quand il est mort sans bruit, comme il avait vécu. Il était gentil, capable de brusquerie, mais aussi d'une grande ténacité quand il était convaincu qu'une chose devait se faire. Quel déchirement a dû être pour lui ce *Rapport Parent* où, pour indiquer une voie nouvelle, il devait condamner presque tout ce que l'Église avait fait pendant des années dans le domaine de l'instruction ! Pour faire passer les mesures qui s'imposaient, on avait eu soin de faire présider la commission par un clerc. Il a accepté, en se rendant très bien compte que s'il fallait innover, il fallait aussi jeter à bas un édifice qui n'avait plus sa raison d'être. On devait s'adapter à une autre vie et, pour cela, il fallait recommencer à neuf. Quel déchirement ce dut être pour lui, mais aussi quelle joie de tout refaire en ayant l'impression de préparer l'avenir. On ne pouvait plus former à la manière d'autrefois des jeunes gens qui, pour tirer leur épingle du jeu, devaient

se préparer longuement. Avec le régime antérieur, il y a 20 ans, on sortait chaque année quelques centaines de bacheliers. On aura bientôt dix mille diplômés de C.E.G.E.P., si on ne les a pas encore. Il faudra voir quelle formation ils auront eue avec des maîtres qu'on n'avait pas d'abord formés. Si le plus grand nombre de ces jeunes gens méritent encore le titre de porteurs d'eau, c'est qu'ils l'auront voulu.

Mais le marché du travail pourra-t-il absorber tout cela ? Il se doit de le faire, sinon ce sera grave durant les années à venir.

171



Tout à l'heure, comme je sentais l'ennui pénétrer en moi insidieusement comme l'humidité à travers un vêtement spongieux, j'ai quitté le conseil de la Société subrepticement et je suis allé me réfugier dans le cabinet de travail que la Bibliothèque Nationale met à la disposition de ceux qui s'intéressent à ses livres (j'ai failli dire les chercheurs, mais ce mot est vraiment trop galvaudé). J'y ai trouvé des textes parus à Québec, à Montréal et à Toronto qui me parlent de ces personnages auxquels je m'intéresse en ce moment : Joseph Bouchette, géographe du début du XIX^e siècle et Augustin-Norbert Morin, qui, avec deux autres juristes, a fait le Code civil : émule de Dioclétien et de Napoléon, a dit cet excellent homme qu'était L. O. David, à une époque où tout se ramenait encore à l'Antiquité et à ses hommes célèbres. Plus simple, Morin a cherché à faire œuvre utile, tout bonnement, sans tendre à créer un monument digne de l'Antiquité ou de l'Empire. À sa mort, il a été inhumé à Saint-Hyacinthe, dans l'église Notre-Dame-des-Anges. Pourquoi ? « Peut-être parce qu'il était du Tiers-Ordre dominicain », me dit le Père Régis, un jour que nous en discussions à Sainte-Adèle, pas très loin de l'endroit où il mourut. Le curé vous renseignera, me dit le Père Régis.

Par la fenêtre du cabinet de travail qu'on a mis à ma disposition à la Bibliothèque Nationale, j'ai vu le drapeau du Canada (feuille d'érable sur fond blanc, entre deux bandes rouges) agité par le vent au haut du mâât. Quel temps il a fallu pour l'obtenir ! Il n'est pas tellement beau avec ce rouge trop clair, rapidement délavé et la feuille d'érable au centre. On doit s'y attacher cependant comme à un facteur d'unité temporaire.



Longtemps la Bibliothèque et les Archives ont été logées petite-ment. Je me rappelle l'époque où mon ami Gustave Lanctot dirigeait celles-ci. Devant l'afflux des documents, on a fait l'effort voulu.

172 Quel souvenir agréable, je garde de cette époque où, à Ottawa, nous formions un petit groupe, Noël Chassé qui m'a enseigné à rire, Gustave Lanctot et Pierre Daviault que je retrouvai plus tard à la Société Royale du Canada et aussi Joseph de la Durantaye, à qui l'on doit des ouvrages très bien faits: un Code civil annoté et un travail fouillé sur les faillites. Nous nous réunissions tous pour le dîner ici ou là dans ces gargotes qu'à ce moment-là on trouvait en dehors du Château-Laurier, seul endroit où l'on mangeait à peu près convenablement dans cette ville où le dimanche était si ennuyeux. Nos bourses peu garnies ne nous permettaient guère autre chose que les restaurants *grecs* ou *chinois*, où la chère était maigre et le décor banal. Je me rappelle qu'un jour nous avons fui l'un d'eux, après avoir vu des cancrelats se promener sur la nappe blanche.

J'étais à ce moment-là apprenti *junior Trade Commissioner*, en attendant qu'un ministre ne m'expédiât avec cinq autres, devenus brusquement chômeurs par la volonté d'un homme politique qui nous reprochait de n'avoir jamais été voyageurs de commerce. Les *Junior Trade Commissioners*, disait-il, sont avant tout des *glorified salesmen*. Mon départ fut salué avec joie par mes parents, qui appréciaient peu que leur rejeton fût devenu fonctionnaire de Sa Majesté Georges V. Il me fournit l'occasion d'envoyer une lettre à M. Ernest Lapointe (bras droit de M. Mackenzie King) pour le remercier d'être intervenu pour moi auprès du Ministre. Je dois lui être reconnaissant, lui disais-je, de m'avoir permis de sortir de cette pétaudière; ce qui à distance fait penser au renard et aux raisins du bon La Fontaine.

À cette époque, le ministère du Commerce était vraiment désorganisé, par suite des interventions personnelles du Ministre. Il avait mis à la porte le bibliothécaire (sous le prétexte que chacun mettrait les livres en place sur les rayons), le spécialiste des douanes étrangères (pour la raison que l'on avait déjà au ministère des Douanes des gens qui étaient au courant) et ces blancs-becs dont j'étais. On lui avait reproché d'avoir trop de monde. Il avait pris la chose au sérieux et il expédiait tous ceux qui lui semblaient inutiles.

Sur le moment, le coup fut dur pour moi. Il m'éloigna définitivement du fonctionnarisme. Ce dont à distance, je suis fort aise.

1^{er} avril

La vie est dure, indifférente . . . je ne sais plus, tant le coup que Germaine et moi venons de recevoir est soudain et brutal. On nous annonce la terrible maladie dont souffre notre fils. Il en a pour six semaines nous a-t-on dit. C'est comme si on m'avait donné un coup de bâton sur le crâne. Germaine et moi prenons l'avion pour Miami, où se trouve notre fils qui veut passer ses derniers temps au soleil. L'avion a une heure et demie de retard. Pendant tout ce temps, on nous fait attendre dans la salle commune, sans rien nous dire. Tout à coup on annonce le départ sans explication. Nous sommes à ce point heureux de partir que nous ne posons pas de question. Nous nous contentons de suivre les autres, sans même rouspéter, en moutons qui s'ignorent.

173



Air Canada fait des économies sans doute, parce que le menu n'est pas ce qu'il était. Il est vrai qu'on ne fait pas attendre un repas impunément. C'est un peu comme ces invités qui arrivent en retard et qui désolent la maîtresse de maison. Elle sait que son rôti se racornit et que le soufflé au fromage ne résistera pas longtemps. Au Canada, il est très mal vu d'arriver en retard. Aussi ma femme me secoue-t-elle comme un prunier dont on veut faire tomber les fruits, si je ne suis pas à temps. Je me rappelle qu'un jour nous étions invités chez des amis charmants, mais dont l'exactitude était le moindre souci. Germaine me houspillait parce que nous allions les faire attendre.

Nous arrivons sans trouver trace de l'hôte et de sa femme. Heureusement, ils avaient eu la précaution de disposer bien en vue bouteilles et verres; ce qui nous permit de boire à leur santé. Lui se montra une demi-heure plus tard et, elle, trois quarts d'heure après. J'aime cette hospitalité qui n'a rien de conventionnel.

Le dîner fut excellent et la soirée charmante, car nos amis reçoivent fort bien et ils savent faire parler leurs invités de ce qui les intéresse. N'est-ce pas là le sens même de l'hospitalité, qui consiste non pas tant dans le cadre que dans l'atmosphère que les hôtes savent créer ? Certains y excellent; d'autres laissent l'ennui s'établir comme un lourd manteau qui pèse sur les épaules.

Autre souvenir, mais de Paris celui-là. Nous étions invités par les J. F.¹, qui habitaient du côté du Champ de Mars. Henri le Blanc

¹ Les Jean Fourastier.

m'avait présenté à lui un jour et, gentiment, il nous avait invités à dîner chez lui avec un des Commissaires au Plan. Nous n'avions pas pu avoir de taxi et nous étions affreusement en retard, mais bien en avance sur l'autre invité qui trouvait normal de ne pas être à temps. Notre hôte nous rassura. Et la conversation s'engagea comme si nous nous étions connus depuis toujours. L'un était collaborateur au *Monde* et l'autre au *Figaro*. À cette époque, il y avait une énorme différence entre ce que payaient l'un et l'autre journal. Mais peut-être tout cela s'est-il modifié, depuis qu'on a compris que si l'on veut avoir des collaborateurs, il faut se débrouiller pour les rémunérer convenablement. Que de textes n'ai-je pas donnés moi-même à la radio et à la télévision sans rien recevoir ! Un moment, on nous versait \$10. Depuis, quel changement ! Mais après tout, pourquoi l'écrivain ou le conférencier ne devrait-il pas être rémunéré comme l'artiste pour ce qu'il produit ? Il est vrai que le second est puissamment protégé par un syndicat, tandis que l'autre ne l'est à peu près pas.



C. C. a une histoire de radio-télévision qui est bien charmante. Un jour qu'elle voulait faire un voyage en Europe, ses moyens étaient bien minces; elle pria la bonne Vierge d'intervenir à une époque où le Conseil des Arts n'existait pas. Le lendemain, elle recevait un coup de téléphone de Radio-Canada qui lui commandait un conte de Noël. Et c'est ainsi que les gens de la Radio qui ne croient (paraît-il) ni à Dieu, ni au diable, s'étaient faits l'instrument du miracle.



Et dire que j'écris tout cela au Bar de *Schraft's* à Miami au son d'un *cocktail shaker* agité par un barman, sévère et convaincu qu'il joue un rôle de premier plan. Après tout, dans cette société de Floride, c'est peut-être exact ...

Un peu plus tard, je fais le tour des *Bal Harbour Shops*, que Germaine et moi visitons après un déjeuner frugal. C'est un centre commercial bien agréable. Tout y est luxe et agréable. À un moment donné, GBP me laisse dans les jardins pour faire le tour des boutiques. Car que faire en un centre commercial, sinon regarder, supputer, calculer et décider d'acheter ou de ne pas acheter suivant l'humeur ou le moment ?

Il y a un petit vent coulis qui souffle bien agréablement dans le *mail*, où la végétation est luxuriante: les orangers voisinant avec des arbres à qui, dans mon ignorance de citadin, je ne peux donner de nom, sauf peut-être ce bougainvillier aux rares fleurs ou ces palmiers royaux. Parmi tout cela, circulent les spécimens humains les plus charmants ou les plus mal fichus. Comme est amusant ce geste du vieil homme qui à côté de moi, en l'absence de sa femme, photographie cette jolie fille aux cuisses nues qui recherche le soleil tout en lisant un *pocket book*. Et cet agent débonnaire qui surveille les gens — touristes de tous poils — qui ne sont sans doute ni contestataires, ni gauchistes, ni maoïstes. S'ils le sont, aujourd'hui ils ne pensent qu'à respirer l'air pur et à se chauffer au soleil, sans défense contre le charme du moment. Et ce nègre, coiffé d'un casque colonial et armé d'un balai et d'une pelle, qui ramasse nonchalamment ce que les gens ont laissé traîner derrière eux, car rien n'est plus négligent que celui qui, n'étant pas chez lui, se croit tout permis.

175



À Miami, en ce moment, il fait un temps assez frais pour la saison. Pour nous gens du nord, 69° Fahrenheit c'est merveilleux et tout à fait inattendu. Ici comme il vente, on a presque l'impression d'une trahison. Miami pour nous tous, c'est en effet la chaleur sans arrêt et sans frein. En ce moment, même si on est en avril, peu de gens se baignent dans la mer, seul les *durs* s'y risquent. Mais pour nous qui venons de l'hiver c'est merveilleux que de circuler tête nue et col ouvert.

Entendu hier, dans l'avion, un mot d'enfant tout à fait charmant: « Regarde maman, il n'y a pas de neige ici ». Pour nous les *vieux*, quelle joie après un hiver terrible !

Malgré la saison de Pâques, il y a partout des affiches qui en disent long: *vacancy*. C'est-à-dire qu'il y a là des chambres à louer. Ce n'est pourtant pas fréquent ici à cette époque. Serait-ce qu'on est près du point de saturation ?



Lu dans le *Miami Herald* qu'Igor Stravinski est mort. Les éloges viennent de partout: *The Einstein of Musical Art*, lit-on, *A giant of music, the equivalent of Picasso to music, one of those geniuses which come along once or twice in a century*. Stravinski a été un très grand musicien, mais, comme toujours, on a tendance à exagérer l'éloge à

la mort d'un homme célèbre. Il n'est pas de qualificatif suffisant pour exprimer l'admiration de ceux qui restent derrière lui. Quand donc acceptera-t-on de mesurer ses mots et de s'exprimer avec une certaine retenue? L'auteur de l'article rappelle que Stravinski a été longtemps considéré en Russie comme un ennemi du régime et, par conséquent, comme un compositeur dont on dénonçait la musique « laide et décadente ».

176 Comme tous ces excès de langage sont déplaisants! Et ils le sont d'autant plus qu'un élément de partisanerie politique ou de clan se mêle au degré d'appréciation ou de critique. Il est malheureusement impossible d'empêcher cela dans une société qui, pour la plupart des esprits, doit être engagée dans des moments comme ceux que nous traversons.



Dans *Gens de théâtre que j'ai connus*, Michel Georges-Michel rappelle assez curieusement l'opposition d'Arthur Rubinstein et de Stravinski. « Ma grande lutte avec Stravinski, disait le grand pianiste, c'est que lui aussi ne veut considérer le piano que tel un instrument de percussion, tandis que je veux, moi, en faire un interprète complet. Stravinski a peut-être raison dans l'essence logique. Mais après Chopin — le véritable créateur du piano — et Debussy, qui connaissait toutes les possibilités d'âme du piano, on ne peut se résoudre à assimiler cet instrument au cimbalo hongrois »¹. Le propos mérite d'être noté ici tant il jette de clarté sur le jeu de l'un et sur les conceptions musicales de l'autre.



On ne stérilisera pas le mâle, viennent d'affirmer deux savants urologues. Bravo! Voilà une bonne nouvelle que nous apprend une bien jolie collaboratrice du *Miami Herald*. Toutes les théories sont bonnes en ce moment et on nous les sert avec entrain dans les journaux, à la radio et à la télévision. Autrefois, ces choses se discutaient gravement entre spécialistes. Maintenant, on nous les présente sur tous les angles, avec force détails qui affoleraient les bien pensants et les autres si l'indifférence — heureusement — ne venait petit à petit de l'abus des affirmations les plus saugrenues, les plus folles ou les plus sensées. Heureusement que certaines gens écoutent et oublient tout presque

¹ P. 243. Edition Brentano's, New-York (1942).

aussitôt, en ne gardant qu'une certaine crainte de ce flot de paroles, de suggestions, d'affirmations ou de négations plus ou moins farfelues.



De retour à Montréal après un départ assez déchirant, je prends connaissance d'un texte que me remet ma femme. C'est le résumé d'une conférence que vient de faire une jolie femme à l'Université, devant des dames d'âge plus ou moins certain, qui s'intéressent au thème de l'année: *Demain les femmes*. On y étudie le problème de la femme devant la virginité, l'insémination artificielle, la peur de l'androgynie ou de l'indétermination sexuelle, la liberté, le travail féminin. C'est sur ce dernier point, je pense, que la conférencière retrouve son équilibre, en se heurtant à la dure réalité.

177

Mais quels réactionnaires que ces hommes ! J. S. et moi sommes un peu ahuris devant ces théories exposées par une femme en pantalon et en chandail, qui recouvre des formes aimables nous dit-on. Chez elle et chez nos conjointes, on sent un désir d'affranchissement que ressentent les femmes d'un peu tous les milieux. Leur sentiment prend des aspects calmes ou bruyants, comme aux États-Unis avec le rejet du soutien-gorge; mais il correspond dans notre société à une réaction profonde contre un rôle et des fonctions que l'organisation sociale et familiale impose encore, même si certaines s'en affranchissent avec éclat ou avec un certain ressentiment contre la cellule familiale et ses exigences.

Si, à nous les hommes, la conférence semble un peu farfelue, elle n'est pas sans intérêt. Elle présente, je crois, certains problèmes qui agitent les jeunes et les moins jeunes femmes actuellement: les unes parce qu'elles les vivent, les autres parce qu'elles les ont vécus. Les secondes ne sont peut-être pas les plus modérées, même si elles savent que tout n'est pas facile à régler dans un monde où la physiologie du couple n'est pas seule en cause.

Les femmes parlent de libération, mais nous les mâles savons très bien que, lorsqu'elles sont adroites, elles nous mènent par le bout du nez.

8 août

Mon amie la grive ne se préoccupe pas de ces problèmes qui réunissent jeunes et moins jeunes femmes à l'Université. La grive

avait son nid dans l'épinette (ou mieux épicea) qui est à quelques pieds de ma fenêtre à Sainte-Adèle. J'ai voulu apprendre ce qu'il fallait savoir de son espèce. Aussi ai-je consulté ce très beau livre de W. Earl Godfrey sur les *Oiseaux du Canada*. Je ne suis guère plus avancé. Est-ce une grive à dos olive (non), à joue grise (non), des bois (je ne sais), fauve (probablement) ou solitaire. J'aurais tendance à croire qu'elle est du type fauve (*hylocichla fuscescens*, dit M. Godfrey).¹ Mais cela a-t-il une importance quelconque pour moi, qui tiens simplement à dire ici mon admiration ? Patiemment, elle a bâti son nid entre deux branches à dix pieds du sol. Elle a couvé ses œufs puis, du jour où ses petits ont brisé la coquille, elle n'a eu de cesse qu'elle les eût gavés. En un mouvement incessant, elle leur a apporté des vers, des insectes, tout ce qui pour eux est sain et fortifiant. Les nôtres auraient eu un haut-le-cœur devant ces êtres vivants qu'elle leur offrait, mais eux guidés par l'instinct ingurgitent tout cela, bec ouvert et tendu vers le ciel. Un jour, j'ai vu que mon amie était inquiète. Elle était sur une branche et ne bougeait pas, elle qui, tout le jour, était animée d'un mouvement incessant. Intrigué, je m'approchai de l'arbre pour voir qu'elle surveillait un petit *suisse*¹, qui attendait son départ pour venir saccager son nid. Au bruit que je fis, il se sauva. Revint-il par la suite ? Je ne sais, mais à mon retour quinze jours plus tard, je constatai que le nid était vide. Était-ce le processus naturel des petits qui ayant appris à voler quittent le nid pour n'y plus revenir ? Ou bien l'écureuil les avait-il tués avant qu'ils ne s'envolent ?

Quel spectacle nous a donné mon amie, pendant tout le temps qu'elle a passé à côté de nous, industrieuse, constamment en mouvement pour rassasier des appétits exigeants. Un appétit d'oiseau, disait-on il y a quelques années à propos d'une petite voiture (la Simca, je crois). C'était un argument de publicité bien mauvais, car l'oiseau est vorace.

Mais que faites-vous du mâle, me dit Claude Melançon, un jour que je le recevais avec sa femme, sa fille et le père Régis ? Lui aussi contribue à nourrir les petits et à défendre le nid. Une fois de plus, j'avais oublié un élément important: le mâle, ce méconnu.

¹ Un vieux monsieur grincheux, mais au courant de la vie des oiseaux, me corrige et me dit assez brutalement qu'il n'y a pas de grive au Canada, mais seulement des merles. C'est une faute que tout le monde fait, dit-il sans aménité. Peut-être est-ce alors un merle bleu . . . Quant à la grive au Canada, malgré mon interlocuteur, Earl Godfrey en décrit plusieurs types.

¹ Ce n'est pas un petit suisse rayé me dit mon vieux monsieur. Il s'agit d'un *tamias rayé*. Comme Claude Melançon est d'accord, je m'incline.



Je continue la lecture des *Mémoires* du chanoine Lionel Groulx, parues chez Fides.

Le chanoine a joué un rôle considérable dans la société canadienne française. Il n'était pas chef de parti. Il avait ses amis qui pensaient comme lui et qui le suivaient à *l'Action Française*: revue où, pendant des années, il a fait paraître des enquêtes axées sur les problèmes du Canada français, tout en publiant ses études personnelles à un rythme accéléré. Quelle production il a eue et quel exemple de labeur intellectuel il a donné ! Ainsi, pendant qu'il écrivait ses mémoires, paraissaient sept livres nouveaux, notait récemment le père Lacroix. Ce n'est qu'à l'âge de 89 ans qu'il renonça. « J'entreprends ma 89^e année, dit-il alors. La fin approche. Je le sens à mon hésitation à prendre certaines attitudes, à me prononcer sur des problèmes brûlants. J'ai trop conscience de n'être plus de ce temps, de risquer de me tromper. »

179

Dans les *Mémoires*, je retrouve l'homme que j'ai aimé, même si je ne l'ai pas suivi dans toutes ses attitudes et dans tous les mouvements qu'il a lancés. Il faut dire que si, une fois, j'ai adhéré à un parti, il y a bien des années, je n'y suis pas resté longtemps, tant j'ai toujours détesté d'être embrigadé, d'être forcé de penser et de dire ce que l'on veut que je pense ou que je dise. Il faut bien admettre que la discipline du parti est une réalité qui ne se relâche pas, même si elle a tendance à disparaître ailleurs, dans la famille comme dans la société. Le parti, lui, a gardé le *diktat*: « Crois ou sors », à travers son histoire. Il ne peut en être autrement, car ce qui fait sa force, c'est sa cohésion et l'autorité du chef. On n'en sort pas même dans les groupes les plus évolués qui, parfois, se scindent les uns après les autres, sous la poussée d'influences internes pour se reconstituer avec des cadres et des structures aussi rigides. Comment pourrait-il en être autrement, puisque le parti n'est fort que s'il est nombreux et si l'on obéit aux directives. « Taisez-vous ou sortez » se sont fait dire des libéraux en vue il y a un quart de siècle par leur chef. Ils sont restés mais ils ont dû se taire.

Le chanoine Groulx est né à Vaudreuil. J'ai aimé les détails qu'il donne sur sa jeunesse, au début de son premier volume. Vaudreuil fait aussi partie de mes souvenirs les plus lointains. Un des plus vieux de la région, le village est de l'autre côté de la baie où se trouvait notre île. Nous y avons passé quatorze étés.

C'est un peu plus loin dans le lac des deux-montagnes que s'est décidée l'orientation de ma vie. Un jour que mon père avait invité M. Édouard Montpetit à faire un petit voyage en yacht jusqu'à Grenville, celui-ci me demanda pourquoi je n'irais pas à l'école des Hautes Études Commerciales à l'automne. Un peu confus, je lui avouai mon manque de préparation. Optimiste, M. Montpetit me répondit: « Je vous enverrai quelques livres. Potassez-les pendant vos vacances et présentez-vous à l'automne. Vous ne risquez au fond qu'un échec... » C'est ce que je fis. Si ma moyenne fut suffisante, à quelques centièmes près, pour me permettre d'y entrer, ce fut grâce à l'abbé Lionel Groulx qui, à tout hasard, me demanda de lui dire ce que je savais de la période napoléonienne. Pendant l'été, j'avais lu les *Mémoires* de Madame Campan et ceux de la duchesse d'Abrantès. Devant l'avalanche des détails, l'abbé me donna 19 sur 20; ce qui me permit de combler bien des insuffisances dont je suis un peu confus à distance.

C'est à ces deux hommes que je dois l'orientation de ma carrière: l'un m'a donné le goût de l'histoire et l'autre, celui de l'économie politique comme on disait à l'époque: « cette science de l'erreur » me confiait beaucoup plus tard M. Jean de Lavalette, Français charmant, ayant un grand nom et un sens de l'humour qui nous rapprocha aussitôt.



Dans le deuxième volume de ses *Mémoires* le chanoine parle beaucoup d'Henri Bourassa et de sa famille. Il apporte des détails qui sont un peu gênants par leur précision et leur dureté. Je ne veux retenir ici qu'un extrait d'une lettre adressée par Louis-Joseph Papineau, grand-père de Henri Bourassa, au Père Bourassa, O.M.I., qui deviendra par la suite le desservant de Monte-Bello. Azélie Papineau est malade. Son père est très inquiet. Au lieu de le dire tout simplement, il s'écrit en romantique impénitent: « Combien grand est le besoin que Dieu nous donne la consolation de voir cette chère enfant se rétablir! Si son incrustable volonté était de nous refuser ce bienfait, priez que nous ne blasphémions pas son saint nom et que nous pleurions le reste de nos jours sans murmures impies et offensants. »

Comme les temps ont changé et comme les gens de ma génération s'expriment bien différemment! Qui maintenant penserait à écrire des choses pareilles, même dans les circonstances les plus pénibles? Germaine et moi venons de passer par des moments bien

durs. Or, pas un instant, nous n'avons songé à lancer des imprécations ou à faire retentir les échos de nos plaintes. Notre chagrin est resté silencieux et nous avons gardé pour nous l'impuissance que nous ressentions devant la mort qui s'approchait rapidement. Je ne pensais pas qu'on pût être aussi près de son enfant quel que fût son âge. Pour ma part, j'ai une affreuse impression de déchirement. Assez curieusement, quand on m'apprit que Michel était gravement atteint, ce n'est pas un sentiment de révolte que je ressentis, mais une hébétude, un engourdissement de tout l'être comme si on m'avait asséné un coup terrible.

Michel était gentil, aimable, serviable. C'est ce que nous ont dit ceux qui sont venus à Brôme où le corps était exposé au milieu des fleurs de son jardin, dans cette propriété qu'il a aimée. C'est là qu'il a voulu mourir dans un vaste et beau décor de montagnes et de plaine.

Quelle impression a créée en nous cette foule venue deux jours plus tard à l'église pour nous témoigner sa sympathie !

Et quel geste touchant a eu le Père Régis en faisant un éloge simple et ému de celui qui venait de disparaître à 39 ans, au milieu d'une carrière déjà remplie. La bonne et charmante Malou a pris en note l'homélie du Père Régis. Elle l'a recopiée, puis nous l'a remise. Le Père y a mis une élévation de pensée que je ne veux pas laisser perdre. Voici ce qu'il a dit d'une voix profonde et belle qui nous a émus, tout autant que les paroles qu'il a prononcées :

« Il est difficile de faire une homélie lors de la disparition d'un être aimé. Les êtres qui restent souffrent, le regrettent, le pleurent et sont plus ou moins dans le désespoir. Ils pleurent la perte d'un père, d'un époux, d'un fils, d'un ami, Michel, que nous ne reverrons plus. C'est ce départ de notre vie que nous regrettons le plus. C'est alors que la foi intervient. La mort n'est pas ce que nous pensons : c'est une petite transition entre une façon de vivre qui n'a qu'un temps et une autre qui n'a pas de temps, c'est-à-dire qui dure et qui dure . . .

« L'impression que nous avons d'être laissés, abandonnés, est fausse. Les morts ne quittent pas ceux qui vivent. Pas plus que le Christ n'a quitté les hommes après son Ascension. Et c'est dans cette perspective qu'il faut regarder la mort, dans une perspective de vie. C'est la vie d'une grande famille où Dieu est le Père de tous et de chacun d'entre nous. A l'intérieur de cette grande famille il y a les petites

familles avec le père, la mère et les enfants. Ce n'est pas parce que nous ne le voyons plus qu'un père abandonne sa famille.

182

« La mort est une étape, un couloir, et au bout de ce couloir il y a une histoire. Une histoire sainte qui se déroule en vue de Dieu, une histoire qui n'est pas touchée par la faute, pas conduite par la crainte. C'est cette histoire que Michel a commencée et qui va se vivre avec le Christ en présence du Père et de tous ceux que Michel a aimés sur la terre. Et je pense en particulier à ses enfants. Un père qui meurt c'est parce que le plan de Dieu n'est pas le nôtre. Michel ne disparaît pas de notre histoire et en particulier de l'histoire de ceux qu'il aime.

« Michel avait, tout particulièrement, la hantise de faire de ses enfants, des hommes, et sur ce chemin il voulait les accompagner. Il est là, pourtant, avec tous ceux qui voudront se servir de lui.

« Sous ses apparences sociables, Michel avait un esprit très constructeur. Il avait une force extraordinaire, force qui lui a permis d'envisager la mort comme une étape. C'est une étape qui lui permet de demeurer avec les siens.

« Alors demandons ensemble au Seigneur qu'il prenne bien soin de son serviteur et qu'aussi Michel prenne bien soin des siens. »



Entendu tout à l'heure à la radio, la neuvième émission que Pierre de Bellefeuille consacre à la *révolution tranquille* dans la province de Québec, inaugurée par Jean Lesage, poursuivie par Daniel Johnson et par Jean-Jacques Bertrand, qui y a laissé son titre et sa carrière de chef de parti. C'est, je pense, une des émissions les plus intéressantes de Radio-Canada. Elle nous fait oublier l'impressionnante série de navets qu'on nous sert durant l'été. Je le dis, quitte à me répéter. Mais peut-on oublier ce qui est plat et qui sue l'ennui comme certains textes philosophiques, mais sans en avoir la profondeur.

Fantaisiste, mais intelligent, de Bellefeuille a mis dans le mille cette fois, avec ce programme auquel il a convié ceux qui ont joué un rôle dans cette *révolution tranquille* qui a fait sauter certains pontifs, autant que les pontifes eux-mêmes. C'est ainsi qu'il nous a fait entendre Arthur Tremblay, Gérard Filion, Paul Gérin-Lajoie, qui retrouve enfin sa vraie figure, Jean Lesage (véritable chef d'état),

René Lévesque (plein de tics et d'idées), Jacques Parizeau, Eric Kierans, intelligent, actif, mais amateur de bagarres, qui fait tout sauter et puis s'en va, Daniel Johnson puis, très au-dessous, Jean-Jacques Bertrand: honnête homme, mais pas très adroit.

Ce matin, nous avons aussi entendu la voix du général de Gaulle, honni par Ottawa, pour avoir lancé son « Vive le Québec libre ». Chose bien amusante, depuis, le séparatisme est banni de Radio-Canada, sauf si l'on évoque le passé. C'est ainsi que l'on retrouve, à la radio, l'histoire des dernières années et même l'anarchie par le truchement de Judith Jasmin qui nous a fait entendre ce Canadien anarchiste qui a rappelé comment et pourquoi on a fait sauter des bombes à Westmount ! Et ce qu'il en est advenu. Plus tard, dans la même veine, on a consacré la demi-heure de *Format Trente* à un autre anarchiste bien vivant, mais repentini celui-là.

183

Pour le premier, ce fut dramatique puisqu'il fut assassiné après s'être réfugié à Paris. Et c'est ainsi que si, à Radio-Canada, l'on ne peut parler de séparatisme, on peut citer les réalisations de l'anarchisme pourvu que, faites dans le passé, elles rejoignent l'histoire, qu'on ne peut nier puisqu'elle a été, quel que soit son sentiment personnel.



Je n'ai pas beaucoup écrit depuis la fin de l'année. Ai-je été traumatisé par les événements d'octobre ? Je ne le pense pas. D'instinct, j'ai préféré me réfugier dans le dix-neuvième siècle. Et c'est ainsi que j'ai mis au point cette étude en forme de triptyque commençant avec Joseph Masson pour qui compte avant tout la notion de durée, et se terminant avec Louis-Adélarde Senécal, imaginaire, *ficelle*, plein d'idées, de projets: l'idée pour lui ne comptant que par sa réalisation, capable ainsi de remarquables initiatives dans l'immédiat, si ses projets finissent souvent plus ou moins en queue de poisson.

J'ai aussi mis au point l'étude sur Joseph Bouchette, bureaucrate et serviteur fidèle de la Reine, pour qui deux choses comptaient dans le monde qui était le sien: sa fonction et ses livres. Il faisait publier ses écrits à compte d'auteur à Londres, où il s'était rendu pour surveiller les épreuves. Il était mal payé¹ et ses livres se vendaient mal;

¹ Ainsi, en 1829, il reçoit £400 pour ses services. C'est bien peu pour un fonctionnaire occupant un pareil poste. *Journaux de la Chambre d'Assemblée* du Bas-Canada. (1830). App.M.

aussi s'était-il endetté. Et d'autant plus que l'État, manquant à sa parole, ne lui remboursait pas les sommes qu'il s'était engagé à lui verser. Malgré cela, il lui est fidèle comme certains maris à leurs femmes qui ne le sont pas. Aussi est-il désolé quand son fils prend part à la rébellion de 1837. Officier, celui-ci se sauve du peloton ou du gibet quand Lord Durham se contente de l'exiler avec d'autres aux Bermudes.

184 J'ai aussi à peu près terminé mon travail sur le régime seigneurial et le seigneur. Il me semble avoir eu raison d'opposer Philippe Aubert de Gaspé, seigneur de vieille souche et Joseph Papineau, plébéien, fils de tonnelier, mais qui se révèle orateur populaire, grand notaire et qui fait à *la Petite Nation* le travail de colonisation que ses vieux maîtres du Séminaire de Québec n'avaient pas accompli dans ce domaine de l'Outaouais, laissé en friche malgré ce qu'exigeait le Régime. Et pour terminer, Augustin-Norbert Morin, dont je commence à devenir l'intime par des textes que j'amasse petit à petit. « Si tu continues, tu connaîtras bientôt plus de monde parmi les morts que parmi les vivants » me dit ma femme. Si elle emprunte le mot à Sacha Guitry, il est à peu près exact dans mon cas. Les événements d'octobre et ce très gros et récent chagrin auront contribué à m'éloigner du présent.



J'ai entendu X à la radio tout à l'heure. Dans l'enseignement, il avait eu une magnifique carrière. Puis, il est devenu ministre. Avant qu'il ne le fût, j'avais présenté sa candidature à la Société Royale du Canada. Il y est entré, malgré l'opposition de ceux qui lui reprochaient sa carrière politique. Mais pourquoi ? avais-je dit : « faire de la politique, autant que je sache, n'est pas une maladie honteuse ! ». Il fut élu, mais ne vint pas s'inscrire au registre le jour où la Société se réunit à Calgary.

À titre de président de la section, je l'en excusai officiellement, en invoquant qu'il avait à faire face à une grève d'enseignants. Le lendemain, dans le *Calgary Herald*, si je me rappelle bien, on titrait ainsi : « *Paris, yes, Calgary, no* ». C'était à l'époque où se faisait un effort énorme pour faire reconnaître l'existence du Québec dans la francophonie. Le ministre était allé au Gabon, puis à Paris. Et cela avait soulevé un tollé dans les milieux fédéraux. À tel point que l'événement avait donné lieu à deux mots nouveaux : « gaboniser et gabonaiser ». Le premier voulant dire faire sciemment tout ce qui peut ennuyer Ottawa. Par le second, on entendait tout ce que gaboniser

pouvait entraîner de choses et de mots inutiles. Les deux termes ont disparu du vocabulaire, avec les événements qui leur avaient donné naissance.



15 août

Pourquoi ai-je pensé tout à l'heure à l'hiver dernier et à ses tempêtes ? Je ne sais. Celle du début de mars a été terrible: blizzard dans tout son déchaînement avec des maisons bloquées par la neige, la quasi-impossibilité de sortir de chez soi et une circulation réduite au minimum. Heureusement, il y avait le métro qui permettait d'atteindre les quartiers desservis. Pendant trois jours, il a rendu de tels services que chacun a été convaincu qu'il fallait l'étendre à toute la ville. Ce sera, à l'automne, le premier des grands travaux destinés à dépanner l'économie de la ville. Elle en a grand besoin devant la marée montante du chômage.

185

20 août

Les officiels canadiens se sont heurtés à un non catégorique de la part de Washington quand ils ont protesté contre la taxe de dix pour cent sur les importations, que nos voisins ont imposée à l'étranger pour protéger leurs industries et pour essayer de redresser une économie menacée par la guerre au Vietnam et par des concurrences extérieures auxquelles elles ne peuvent résister. Assez naïvement, nous avons cru qu'à cause de sa situation, le Canada recevrait un traitement particulier. Il a fallu déchanter et comprendre que les autorités américaines n'accorderaient rien à personne, sauf par voie de compromis en invoquant la vieille règle du *donnant, donnant* dans le domaine monétaire.

À la télévision, hier soir, on ne semblait pas trop craindre les mesures d'urgence pourvu qu'elles ne durassent pas trop longtemps. Entre les économistes qui ont pris part aux débats et les hommes politiques, il y avait des différences d'opinion très marquées — ceux-ci présentant les mesures comme un drame et ceux-là les jugeant comme un simple épisode de la grande bataille engagée par nos voisins dans le double domaine économique et financier. Quoi qu'il en soit, ceux qui sont visés par la surtaxe en seront d'autant plus touchés que le dollar américain aura été dévalué. Ils recevront ainsi un double coup, jugé bien dur par un pays comme le nôtre, assez près de l'économie

américaine pour en subir le contrecoup immédiat. Psychologiquement, si le coup est rude, il souligne comme il est dangereux d'être sous l'emprise d'une grande puissance. On peut bien la braver, comme on l'a fait en Russie et en Chine, mais il reste que, par ses décisions, c'est elle qui a le dernier mot. La seule consolation c'est qu'il vaut mieux être mené par Washington que par Moscou. Autrefois, c'était Londres : ce qui n'était guère mieux car la puissance comparée de l'une n'était guère moins grande que celle de l'autre par rapport à notre faiblesse.

186

L'Angleterre nous a lâchés à plusieurs reprises quand sa situation économique lui a paru le justifier. C'était à nous, en somme, de nous mettre à l'abri par un éventail suffisant de marchés. Henry Laureys donnait ce conseil, il y a un demi-siècle. Je me rappelle très bien l'avoir entendu quand, jeune homme imberbe et chevelu, je suivais ses cours sur le commerce extérieur. S'il nous disait parfois que, pour changer le climat du bas Canada, il suffirait de bloquer le détroit de Belle-Isle ou de modifier l'orientation du Bouclier Laurentien (ce qui tenait de la haute fantaisie) il insistait pour que la politique commerciale du Canada fût orienté sur le monde en dehors de l'Angleterre et des États-Unis. Il avait raison. Si l'Angleterre n'est plus le grand pôle d'attraction de notre commerce extérieur, les États-Unis le sont devenus, avec le risque de mettre presque tous nos œufs dans le même panier.

Le gouvernement fédéral a tenté une diversion vers la Russie et la Chine, où déjà notre blé trouvait preneur. C'était une tentative d'évolution, mais un peu tardive, malgré les efforts de Washington pour empêcher un flirt avec des prétendants que son gouvernement n'aimait pas parce qu'il les craignait.

Notre premier ministre était allé en Chine, comme en Russie il y a bien des années. De Chine, il avait rapporté un livre qu'avec son ami Jacques Hébert, il avait intitulé « Deux Innocents en Chine ». Poussés par la curiosité, ils avaient voulu pénétrer dans cet immense pays à une époque où les frontières étaient bien closes. Je me rappelle que, vers la même époque, D.L. m'avait offert de me faire inviter par le gouvernement chinois. J'avais refusé pour diverses raisons, dont la première était que, ne connaissant pas la langue je ne voulais pas être forcé de voir et de n'entendre que ce qu'on voulait bien me montrer et me dire.

Que voulez-vous que nous pensions, me disait un colonel américain à la retraite, quand vos hommes politiques agissent comme s'ils disaient à Moscou ou à Pékin : « *The h... with United States!* »

C'était au golf, il est vrai. Mais entre deux *greens*, n'apprend-on pas beaucoup de choses ? Ce n'est ni la cause ni la source des difficultés actuelles entre nos deux pays; mais, chez nos voisins, il y a sûrement une mauvaise humeur qui n'arrange pas les choses.



Ce qui se passe aux États-Unis, en ce moment, est peut-être une étape vers la création d'un marché financier nouveau, disait un de ceux qui ont pris part au débat de Radio-Canada. Avec sa faiblesse momentanée, le dollar américain ne peut continuer indéfiniment d'être un *standard* accepté par tous les pays occidentaux. Il lui manquera à l'avenir cette stabilité à laquelle le général de Gaulle ne croyait plus quand il échangeait des dollars américains contre de l'or. Il anticipait, avec cette vision très claire des choses qu'il a eue pendant toute sa carrière de militaire et de chef d'état.